

La Belgique Militaire, il y a un demi-siècle (15)

Il y a cinquante ans, de nombreux officiers retraités étaient d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale ; parmi eux, le Général Emile Wanty (1), écrivain militaire et historien. Dans *La Belgique Militaire* No 70 de septembre 1968, il signe cet article concernant l'offensive de septembre 1918 et dont voici quelques extraits.

L'offensive des Flandres. Il y a cinquante ans de cela ...

"Il est curieux de constater que l'offensive des Flandres en 1918 n'a jamais fait l'objet d'un exposé officiel, bien qu'un officier de la Section historique des années 1930 l'ait étudiée de près sur la base des documents existants.

Nous nous souvenons du reste que ce sujet n'était pas fort apprécié par certains professeurs de l'Ecole de Guerre, à la même époque, peu désireux de voir les "exécutants" relever, à la suite de pénibles expériences, les erreurs du Haut Commandement. Nous croyons avoir le droit, avec un recul de cinquante ans, d'énoncer ces remarques, car elles n'enlèvent rien - bien au contraire - au magnifique élan qui entraîna notre belle armée d'alors, durcie par quatre années de guerre, à la reconquête de la Patrie.

Le Haut Commandement belge avait consenti le 4 juin 1918 à étendre son front jusqu'à Wieltje, libérant ainsi des unités françaises et britanniques.

Fin août, le Maréchal Foch vit la possibilité de terminer la guerre en 1918, en intensifiant, et surtout en généralisant, les opérations offensives commencées le 18 juillet. Le Roi Albert accepta d'y faire participer l'Armée belge. Elle serait placée dans le cadre d'un Groupe d'Armées, sous ses ordres, avec le Général français Degoutte comme chef d'état-major. Elle opérerait entre la côte et le nord d'Ypres en liaison avec la 2e Armée britannique, entre Ypres et la Lys.

Deux divisions belges (Groupement Michel) attendraient, l'arme au pied, entre Nieuport et Dixmude. Un Groupement Bernheim (1e, 10e et 7e D.I. - Division d'Infanterie) ; un Groupement Jacques (3e et 9e D.I. ; 128e D.I. française) ; un Groupement Biebuyck (6e, 12e, 8e et 11e D.I.) participeraient à l'offensive. En réserve : les 164e et 41e D.I. françaises ; la D.C. - Division de Cavalerie belge.

Au Nord de la forêt d'Houthulst, l'opération s'ouvrit en éventail vers l'Est, le Nord-Est et le Nord-Nord-Est pour menacer la ligne de retraite des défenseurs de Dixmude en atteignant le canal de Handzaeme.

Par une manoeuvre habile, exécutée dans la nuit du 28 au 29 septembre, la 4e D.I. attaqua Dixmude sur sa face Sud et en déborda les défenses par l'Est. La 7e D. I. fut engagée dans une lutte fort dure pour la conquête et le nettoyage de la forêt d'Houthulst. Plus au Sud, face à la fameuse crête des Flandres, les divisions débouchèrent à l'aube, après un bombardement violent d'une durée de trois heures.

Voici quelques notes d'un exécutant :

"D'abord relativement aisée, la progression se révéla de plus en plus difficile aux approches de la crête, atteinte dans l'après-midi, et terriblement onéreuse pour prendre pied sur celle-ci.

Pourquoi ? En voici une explication vécue, valable pour le secteur de Westroosebeke :

"Après des kilomètres, nous voyons s'estomper sur le ciel, puis grandir insensiblement la crête des Flandres qui, dominant ce terrain désespérément plat, nous paraît prendre l'aspect d'une falaise. Nous arrivons en fin de matinée au pied de ce glacis, dont la pente est assez accusée.

C'est ainsi que, premier ordre reçu de l'arrière, il nous est enjoint de nous arrêter. Rongeant notre frein, nous devons interrompre notre marche victorieuse. Nos patrouilleurs, eux, arrivent sur la crête ; ils s'y déplacent ; nous voyons leurs silhouettes se dessiner avec netteté sur un ciel devenu clair. Il suffirait de les y suivre, de nous installer là-haut. Mais l'ordre est là ; à la 6e D. I., un ordre, même inopportun, est impératif. Le major se refuse à écouter la juvénile ardeur de ses capitaines. Et nous sommes là, couchés ou agenouillés dans l'herbe rare, à découvert. Cette crête, presque abandonnée à midi, s'anime maintenant ; nous y voyons arriver des groupes allemands, qui installent des mitrailleuses. Devant nous, impuissants par ordre, l'ennemi se ressaisit.

Nouveau message des échelons supérieurs. L'attaque va reprendre, après une préparation d'artillerie sur la crête. Mais , pour assurer la sécurité de nos troupes, il va falloir d'abord reculer de deux cents mètres.

Et l'on vit cette chose inouïe : sous les yeux, sous les feux des Allemands, des bataillons entiers se replièrent, en bon ordre. Des hommes tombèrent au cours de cette absurde marche rétrograde ... Quand l'heure H fut venue, notre artillerie lourde tira ; nous vîmes tomber sur les pentes quelques obus, et ce fut tout."

Cela se solda par des pertes très lourdes pour prendre pied sur la crête, dans la soirée du 28 et le jour suivant.

La première phase de l'offensive se termina aux portes de Roulers, après des combats très violents. La progression avait été de 7 kilomètres ; 200 canons et 4 000 hommes avaient été capturés. L'offensive reprit le 14 octobre.

Le front fut rompu le 15 ; les divisions belges laissées en réserve participèrent à la poursuite, libérant la côte et le nord de la Flandre.

C'est grâce au franchissement de la Lys en amont de Deynze par les unités américaines que la position du canal put enfin être débordée et dépassée par les Belges le 2 novembre.

Au cours de ces trois offensives, l'Armée belge avait perdu 1 013 officiers et 29 056 sous-officiers, caporaux et soldats tués ou blessés, et capturé 16 000 prisonniers.

S'étant toujours refusé à aventurer ses troupes dans les attaques sans espoir de réussite, à les disperser à la disposition des Alliés qui les eussent engagées, sans souci des pertes, le Roi avait réussi à atteindre l'heure où l'offensive résolue d'une Armée belge patiemment forgée obtiendrait le résultat qui, seul, justifiait son action : la libération du territoire national."

La tribune des lecteurs

Dans *La Belgique Militaire* No 72 de janvier 1969, le Général e.r. Dothée qui faisait partie du QG/6 D. I. réagit à cet article en écrivant dans la "Tribune des Lecteurs" :

"Les propos d'un exécutant sont exacts. Voici ce qui s'est passé effectivement. L'attaque avait été sérieusement minutée. Il était prévu qu'elle arriverait au pied de la crête des Flandres à une heure donnée, soit par exemple, H + 1h40. A H + 1h50 devait se préparer l'attaque de la crête par l'artillerie à longue portée d'armée ; l'artillerie légère n'étant pas en mesure d'intervenir. Et la rapidité de l'avance a été telle que les troupes sont arrivées à la crête bien avant l'heure fixée et, profitant de leur élan, ont continué à aller de l'avant. Plusieurs unités, dont notamment la compagnie Lermusiau, avaient ainsi coiffé la crête.

Ce renseignement fut porté à la connaissance des autorités supérieures avant H + 1h50. Dès lors deux solutions se présentaient : annuler le bombardement prévu ou obliger les troupes à se replier à distance de sécurité.

C'est cette deuxième solution, la mauvaise, qui fut adoptée malgré la protestation du Colonel Lauwens, commandant de l'Infanterie de la 6 D. I. Le bombardement par l'artillerie d'armée fut quasi-inexistant ; après sa fin prévue l'attaque fut relancée avec une préparation quasi-nulle et se heurta aux Allemands ayant réoccupé la crête. Ce fut évidemment une hécatombe parmi nos troupes."

(1) Emile Wanty, né à Bruxelles en 1895, blessé deux fois au cours de la guerre 1914-1918 à laquelle il participe comme chef de peloton et commandant de compagnie. Après les Ecoles de Guerre de Bruxelles et de Paris, il est chef d'Etat-Major du VI^e Corps d'Armée en 1940 ; il est prisonnier jusqu'en 1945. En 1950, il quitte l'armée avec le grade de général de réserve (note de l'auteur).

Notes de l'auteur :

Nous remercions Madame Florence de Moreau de Villegas de Saint-Pierre pour son livre « *Une châtelaine dans les tranchées* ».

Ce remarquable ouvrage retrace l'oeuvre de sa tante Maria pendant la Première Guerre mondiale : en août 1914, elle a transformé une salle de son château de Chevetogne en hôpital de la Croix-Rouge puis a rejoint le front afin de soigner des centaines de civils et de militaires à l'hôpital Elisabeth de Poperinge.

Comme elle n'hésitait pas à descendre dans les tranchées, la Reine Elisabeth l'avait appelée « Major de Poperinge. » Après la guerre, elle a reçu de nombreuses décorations et a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur et Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique.

Un livre à lire, absolument paru aux Editions Racines.

(à suivre)

Fernand Gérard